

LES FANTÔMES DE NIÔLLES

Prologue

Mardi 6 décembre 1960

Gabrielle

Le froid consumait son corps, liant intimement douleur, culpabilité et rage. Sa peau, irritée par l'écorce aux chevilles et aux bras, était à peine tiède sous la couverture rêche qui l'enveloppait et la protégeait guère de la tranquille brise de décembre. Après trois ou quatre heures passées là-haut, les cristaux de neige ne fondaient qu'à peine sur son visage transi. Ils tombaient sans discontinuer, droit ou virevoltant, cotonneux et secs, piquants et durs, abrasant son front et son nez et hérissant ses lèvres d'un givre hirsute qu'elle balayait d'un coup de langue, épuisant ses paupières à mesure qu'ils alourdissaient ses cils. Exténuée, elle se demanda comment ces choses sans poids ni épaisseur pouvaient procurer tant de souffrance.

A dix mètres d'elle se découpait la maison. Elle n'en percevait pas les détails – la nuit, chargée de nuages duveteux dérivant dans le ciel comme de lourds mammifères aériens, n'offrait que peu de clarté à ses yeux – mais cette masse devant elle, il s'agissait bien de son foyer.

Par cœur, elle aurait pu l'esquisser. En quelques secondes seulement pour ensuite en révéler les moindres fragments, du crépi grisâtre recouvrant en partie les moellons que son père avait, des années plus tôt, mis en œuvre afin de remplacer de vieilles pierres descellées, à la petite porte brune qui s'ouvrait sur l'unique pièce à vivre du rez-de-chaussée. De l'escalier extérieur menant à la chambre des enfants, étroit et si raide que ses frangins et elle l'escaladaient à quatre pattes, aux poutres éreintées par le temps supportant l'antique toiture en lauze.

A l'angle droit de la vieille bâtisse, la grande bâche étendue sur une crevasse déchirant la façade murmurait au grès du vent. Le débarras prenait la neige par endroit mais la réserve de charbon, haute comme un homme, restait à l'abri, tout comme les piles de journaux, les fagots qu'ils prélevaient dans les bois, sa mère, ses frères et sœur, avec une minutie ancestrale et précieuse, tout comme le capharnaüm que son père entretenait dans une sorte de folie organisée.

Autour d'elle, seul le manteau neigeux tassé sur le chemin et les champs, les hautes congères et les amas ploquant les branches l'éclairaient en camaïeu de gris.

Ses yeux trouvèrent, en haut de l'escalier, la lanterne électrique – d'une conception toute simple, un bol en verre protégeant l'ampoule, enchatonné dans un disque en acier lui-même soudé à un support scellé dans la pierre – qui ne projetait nulle lumière et, derrière les volets, les pièces se maintenaient dans une tranquille obscurité. Après le retour du patriarche, vers vingt heures, et une fois la sanction décidée, elle avait bien aperçu les museaux terribles, tordus de peine mais résignés, de sa sœur Elsa, puis de ses trois frères – Adonis, Franck et Fernand – collés aux fenêtres, embuant les deux vitres de la chambre, avant qu'ils ne retournent se coucher sans bruit, trop craintifs de subir à leur tour le courroux paternel.

Gabrielle venait de s'endormir lorsque Balthazar Gouraz était rentré *chez eux*, fondant le froid sec de ses longues enjambées, ses raquettes en bois soulevant de petits paquets de poudreuse compactés sous le tamis de corde, sa respiration le poursuivant dans de longues bouffées enroulées et vaporeuses.

Ses pas, lourds et vifs, avaient fait vibrer la rambarde vermoulue et grincer les marches ; lorsqu'il était entré dans la pièce, un tourbillon de flocons s'était engouffré à sa suite, happés par l'appel d'air de son geste nerveux. Ses talons avaient martelé le plancher et il l'avait tirée du lit jusqu'à l'escalier ; d'un geste souple, il avait empoigné une vieille couverture de l'armée, aux coutures usées, raide et poussiéreuse, et l'avait poussée dans un mouvement doux et ferme, d'abord à descendre puis, en chaussettes sur le coussin de neige fraîche, à avancer jusqu'au prunier.

Un coup d'œil furtif en arrière, jeté au-dessus de l'épaule de son père, lui avait suffi pour comprendre : l'ampoule était allumée. Elle l'avait oubliée lorsque la fratrie était partie se coucher. Le

lundi, c'était pourtant à elle qu'incombait son extinction. Une tâche parmi d'autres. La plus visible, la plus symbolique. La plus critique, même : pour Balthazar, la Fée Électricité restait une déesse qui coûtait cher à une famille qui peinait à se remplir le ventre.

Le visage fermé, il l'avait hissée dans l'arbre en un mouvement coulant, lui avait tendu la couverture et s'était détourné sans un mot, sans un regard vers la porte de l'étage où ses frères et sa sœur se massaient en pleurant en silence.

Fernand, en tant qu'aîné, savait ce qu'il devait faire dans ces moments-là, nul besoin de répéter la consigne : il avait raccompagné les petits au lit et refermé la chambre sans hésiter.

Au rez-de-chaussée, le dos large de Balthazar avait un instant masqué l'entrée, puis la petite porte s'était elle aussi refermée. Il avait manœuvré l'interrupteur rotatif en bakélite et la lanterne s'était éteinte. Derrière les fenêtres de la pièce qui leur servait de salle à manger et salon, vivant autour de la cuisinière à charbon sur laquelle sa mère s'escrimait chaque jour à préparer des repas solides à base de rien, les lueurs souples des lampes à pétrole avaient décliné pour l'abandonner à ses ténèbres silencieuses.

Au cœur de la nuit, Balthazar avait ouvert la porte en silence et s'était glissé en dehors de la maison comme une âme exhalée par un dernier souffle, mais à aucun moment elle n'avait pensé qu'il venait mettre un terme précoce à la punition : si le rythme de vie de son père empruntait au pendule double sa nature imprédictible – il virevoltait dans leur vie dans un chaos ordonné, disparaissait un jour sans l'annoncer pour revenir des dizaines d'heures plus tard sans jamais mot dire – rien au monde n'aurait pu émousser les principes qu'il érigeait en textes sacrés. La sanction tiendrait jusqu'à l'aube même si les engelures devaient ronger les doigts de sa fille jusqu'aux coudes.

Il avait juste traversé l'espace, silhouette massive et brusque bien qu'étonnamment agile voire féline, filant vers l'arbre sans le voir, passant à un mètre de là et s'enfonçant dans la profonde obscurité comme un spectre aveugle.

Sa mère l'avait rejointe au petit matin, les vieux godillots de son père aux pieds, vêtue d'un simple tablier opalescent, décoré d'hortensias de toutes nuances, rouge, rose pâle tirant vers le blanc, violet vif, bleu clair et bleu foncé, et d'un châle en laine beige sur les épaules. Bien que petite et fluette, ses muscles recelaient une force redoutable ; elle s'était approchée du prunier, les yeux peïnés, le visage tout à la fois résigné et tendre, avait ouvert ses bras minces dans lesquels Gabrielle s'était lovée, transie de froid.

La neige qui avait comblé les plis de la couverture pendant la nuit s'était émietlée sur le tablier en petits grains rêches.

Sa mère n'avait rien dit. Elle l'avait portée jusqu'à la chambre qu'ils partageaient, les cinq *grands*, avec Camille, petit bébé tout rond de quatre mois.

Elle n'avait rien dit. Elle ne disait jamais rien : les conséquences étaient trop lourdes.

Les mains du père trop larges.

Armée d'une résilience sacrée et d'un implacable sens de l'humour, elle avait l'habitude de plaisanter après coup, une fois les bobos soignés et les enfants consolés, et évoquait souvent la myrrhe apportée par un des Rois mages au Christ nouveau-né, déplorant que *son* Balthazar à *elle* infligeait les châtimements sans offrir les remèdes.

On l'avait soignée, réchauffée, on avait ri et tous fait semblant d'oublier sans penser au futur.

CHAPITRE PREMIER

Mercredi 15 septembre 2021

Gabrielle, 15h00

Les yeux secs – si repenser à ces tranches de vie soixante-et-un an plus tard la bouleversait toujours, cela faisait bien longtemps que la source de larmes s'était tarie –, Gabrielle savourait la chaleur du soleil de septembre sur son dos et ses épaules ; le prunier, à un mètre de là, pleurait ses gouttes de gomme ambrée, les derniers fruits rattachés à ses branches ratatinés et ridés.

La maison n'avait pas changé : plus d'un demi-siècle plus tard et elle tenait toujours, monolithique, son toit en appentis lui donnant, par paréidolie, l'air soucieux, avec ses deux yeux à l'étage, fermés par des paupières pleines d'échardes, et son sourire édenté du rez-de-chaussée, formé par le prolongement des volets ouverts, fenêtres du salon et porte d'entrée. Son visage, scarifié par la balafre de parpaings presque à nu traversant la façade de pierres brutes, semblait l'avertir en silence – *le passé ne veut pas de toi* – mais elle démasquait sans effort la présence dans son esprit, fruit de ses vieilles angoisses bouillonnant en son sein.

Elle entendait son compagnon s'affairer à l'intérieur de la baraque, ponctuant ses va-et-vient d'éternuements. En s'appliquant à la rendre la plus accueillante possible, il avait brassé six ans de poussière déposée en strates sur les draps recouvrant les meubles.

Protéger le mobilier, une volonté de sa mère au moment de dire *au revoir* à ses murs, au moment d'aménager chez Camille alors que le besoin d'aide et de soins quotidiens devenait impérieux et les premiers troubles de la mémoire flagrants.

A peine le moteur coupé et le frein à main serré, Victor avait posé sa main sur sa cuisse, la pressant avec tendresse :

— Je vais nous installer, va te dégourdir un peu les jambes.

Et, sans attendre de réponse, il s'était extrait de la voiture en soufflant avant de se diriger vers l'entrée. A travers le pare-brise moucheté d'insectes, la lumière irisée, douce et réconfortante, l'avait enveloppée. Un air frais s'était engouffré dans l'habacle par la portière conducteur laissée ouverte. Elle l'avait regardé s'éloigner, ses bras faisant des moulinets, sa tête basculant d'une épaule à l'autre, puis se pencher pour récupérer la clé *cachée* sous un pot en pierre dans lequel les trois tiges desséchées d'un yucca trépassé se dressaient.

Elle était sortie à son tour, s'était détournée de la maison et avait descendu la petite route craquelée qui rejoignait la départementale, une cinquantaine de mètres en contrebas.

Elle était remontée quinze minutes plus tard, avait dépassé la voiture sans ralentir pour s'arrêter au niveau du prunier. Le souvenir de cette nuit de décembre 1960 l'avait cueillie avec une intensité troublante. Elle s'était figée et un voile s'était déposé sur le monde.

D'un coup, l'obscurité et le froid.

A présent qu'elle reprenait ses esprits, elle scrutait la maison, éprouvant le magnétisme particulier qu'elle exerçait, se figurant deux aimants se repoussant.

Ses entrailles vibraient d'un cocktail d'émotions amer : la nostalgie lourde et tiède tendait le vide en son ventre, un abîme sans fond dans lequel son âme aurait pu sombrer si elle avait abaissé la garde. Elle avait passé la dernière demi-heure de route à se préparer à cette confrontation alors que la Volvo passait les virages en épingles, les éloignant peu à peu de Saint-Paul et de la vallée la Maurienne. A la sortie des bois traversés par la départementale, lorsque le plateau alpin était enfin apparu, elle avait réalisé que ses visites à Niôlles ne se limitaient plus qu'aux enterrements, et ce depuis l'an 2000 et le décès de Franck – son frère *préféré* avant que les histoires d'argent, de bagarres, d'alcool et d'adultère ne les éloignent – et qu'elle n'était plus entrée *chez eux* depuis la dispute qui avait suivi la cérémonie, pas même trois ans plus tôt à la mort d'Adonis.

Les gens mouraient. Elle venait leur rendre hommage. Elle repartait sans verser une larme.

Aujourd'hui encore pour la disparition de sa mère.

Au milieu des années soixante-dix, lorsque le Ciel s'était offert la vie d'Elsa, de six ans son aînée, elle avait fait bien plus que pleurer : ils l'avaient portée de la place jusqu'à l'autel, tous les cinq disposés autour des poignées dans leur ordre de venue au monde. Fernand, en premier, avait ouvert la marche côté gauche, Franck à sa droite. Derrière lui, Adonis, que Gabrielle ne pouvait voir puisque le cercueil reposait sur son épaule mais dont elle percevait la présence déchirée par la perte de sa jumelle, Camille

fermant le cercle avec Daniel, son beau-frère d'alors. Emma, qui venait de fêter ses onze ans, marchait à leurs côtés, digne, les yeux mouillés, un mouchoir en tissu collé aux narines.

Gabrielle se souvenait de leurs pas, pesants, incertains et fébriles, elle se souvenait de leurs corps ployés par la tristesse et le poids de la défunte.

Leurs souffles, rauques, gorgés d'eau.

Les amis comme le sang, les habitants du village, quelques touristes égarés dans ce coin reculé des Alpes du Nord niché au creux du massif des Arves, tous avaient regardé le cortège en silence, immobiles, un samedi de mai, chaud et lourd.

Gabrielle se souvenait des cirrus étirés au-dessus d'eux donnant au ciel un aspect marmoréen délicat et infini.

Elle avait cru ne pas y arriver, *physiquement*, et avait même manqué de s'étaler, au milieu du raidillon qui menait à l'église, lorsque sa chaussure avait dérapé sur les graviers. Une boule d'angoisse entravant sa respiration, elle avait imaginé le temps d'une longue seconde la scène à venir, le cercueil percutant l'asphalte, dérapant à son tour, prenant de la vitesse dans la descente jusqu'au vacarme irréel au moment de se fracasser contre la fontaine, cinquante mètres plus bas, un choc atroce, projetant Elsa hors de sa coque en chêne...

Mais elle avait tenu. *Ils* avaient tenu.

Les cailloux ceinturant l'église et bordant chacune des tombes du cimetière avaient sous leurs pas laissé place à de grosses pierres polies lorsqu'ils s'étaient glissés dans l'ombre du porche. Au-dessus d'eux, la fonte avait tonné, les cloches vibrant un glas qui l'avait étourdie au moment de pénétrer dans la nef ; plus haut dans l'édifice, deux cousins, Jacky – l'employé communal – et le curé, jouant les équilibristes sur les vieilles poutres, s'étaient escrimés à donner vie aux deux tonnes d'acier, martelant la matière à leur en faire frémir les yeux. A ce moment-là, Gabrielle n'était déjà plus capable de tourner la tête, toute concentrée sur le pas suivant, une douleur lancinante dans l'épaule droite, la sueur glacée en gouttelettes sur sa nuque tendue.

L'humidité fraîche et familière comme celle de la maison.

Qu'elle avait trouvé *cette* mort injuste ! Elle l'avait tellement pleurée que plus jamais ses larmes n'avaient coulé.

Elle était si jeune... vingt-sept ans...

Gaby murmura :

— Elsa...

Gabrielle.

Elle sursauta et ses yeux montèrent par réflexe au niveau de la première fenêtre à l'étage ; derrière la vitre, la silhouette de sa sœur se dessinait, s'affinait. Elle portait un gilet vermeil en laine, ouvert sur un t-shirt noir, ample, resserré à la taille par une tresse de tissu passée dans les anneaux d'un jean délavé. Ses longs cheveux semblaient humides, plus sombres que dans ses souvenirs, et tombaient en cascade désordonnée sur ses épaules. A ses oreilles brillait une paire de larges créoles qui renvoyait des reflets argentés à travers le verre. Son visage, dont les traits avaient naturellement offert au monde un enthousiasme pétillant, dégageait à l'instant un intense sentiment de nostalgie, cireux et sans vie.

Au rez-de-chaussée, dans un alignement parfait, Victor passa la porte :

— Tu veux te rafraîchir un coup ?

Gabrielle cilla, un mince sourire aux lèvres. Elle posa sa main droite sur le tronc du prunier :

— Bonne idée.

Ses doigts suivirent en caresses les contours irréguliers de l'écorce ; elle murmura :

— Oui... bonne idée.

Lorsqu'elle s'éloigna de l'arbre, Elsa s'en était allée.